

Une reformulation théologique

La parabole des mines dans l'évangile de Luc est l'un des textes les plus déconcertants du corpus évangélique, tant la figure du maître y apparaît exigeante, inégalitaire et, dans son dénouement, violente. L'identifier immédiatement à Dieu conduit à une impasse théologique : Dieu deviendrait un souverain réclamant rendement, récompensant la performance et éliminant ses opposants. Une telle lecture entre cependant en tension avec l'ensemble du portrait lucanien de Jésus, qui annonce un Dieu renversant les puissants de leurs trônes, proclamant heureux les pauvres et refusant explicitement la logique de domination. La cohérence interne de l'évangile impose donc une médiation herméneutique : le maître de la parabole ne peut être assimilé sans reste à Dieu.

Le cadre narratif confirme cette prudence. Luc précise que Jésus raconte cette parabole parce que ses auditeurs croyaient que le Royaume de Dieu allait paraître immédiatement. Le récit vise ainsi à corriger une attente messianique conçue comme surgissement spectaculaire du pouvoir. Le personnage du noble qui part « dans un pays lointain » recevoir la royauté, tandis qu'une délégation conteste son intronisation, évoque vraisemblablement l'épisode d'Hérode Archelaüs, fils d'Hérode le grand, parti à Rome pour faire confirmer son pouvoir par l'empereur Auguste. Archelaüs fut un dirigeant brutal ; l'allusion historique suggère que Jésus met en scène un type de pouvoir bien connu pour sa dureté. Le choc moral du récit pourrait alors être intentionnel : il ne s'agirait pas de révéler le visage de Dieu, mais de décrire la logique des royaumes humains.

Dans cette perspective, le troisième serviteur occupe une place décisive.

Contrairement aux deux premiers, il ne cherche pas à multiplier le capital confié. Il le conserve et le restitue. Son refus est motivé par une appréciation morale explicite : « tu prends ce que tu n'as pas déposé, tu moissonnes ce que tu n'as pas semé ». Il dénonce ainsi un système d'appropriation et d'extraction. Loin d'être simplement paresseux, il peut être compris comme celui qui refuse d'entrer dans une logique d'accumulation et de promotion. Il ne transforme pas le don en instrument de pouvoir, il ne cherche pas à obtenir « dix villes » ou « cinq villes ». Il accepte de rester sans récompense. Ce geste, loin d'être pure inertie, peut être interprété comme une objection éthique.

La lecture christologique apparaît alors avec cohérence. Dans l'itinéraire lucanien, le Christ refuse les royaumes offerts par le Tentateur, rejette la domination politique et accepte la vulnérabilité de la Passion. Il ne convertit pas le don reçu en puissance de contrôle. Il ne cherche ni rendement ni expansion territoriale. Le troisième serviteur, de manière paradoxale, partage ces traits : il ne participe pas à la logique du pouvoir, il parle en face du maître, il assume la dépossession. « On lui ôte même ce qu'il a. » Cette dynamique de perte anticipe la Passion, où le juste est dépouillé par le pouvoir qu'il ne sert pas. La condamnation du serviteur devient ainsi l'écho dramatique de la mise à mort du Christ.

Le verset final, qui ordonne d'exécuter les opposants, confirme cette interprétation si l'on refuse d'y voir une parole divine immédiate. Il correspond davantage à la logique des pouvoirs mondains qu'à celle du Royaume proclamé par Jésus. Le pouvoir exige allégeance et rendement ; il élimine la dissidence. La mort du Christ à Jérusalem s'inscrit précisément dans cette structure : le refus d'entrer dans le système entraîne l'élimination. La parabole dévoilerait donc le fonctionnement réel des royaumes humains plutôt qu'elle ne décrirait le Royaume de Dieu.

Une telle relecture permet d'éviter deux dérives théologiques majeures : celle d'un Dieu gestionnaire récompensant les performants et celle d'un Dieu violent sacralisant l'élimination des opposants. Le Royaume ne prospère pas comme un capital financier ; il se manifeste dans la fidélité au don reçu, même lorsque cette fidélité conduit à la perte. Le troisième serviteur apparaît alors comme une figure christologique anticipée : refus de la logique d'exploitation, parole de vérité face au

pouvoir, acceptation de la dépossession plutôt que recherche de promotion. La parabole ne légitime pas la dureté divine ; elle met à nu la violence structurelle des royaumes humains, face auxquels le Christ choisit la non-collaboration. Elle ouvre ainsi vers une théologie dégagée du fantasme de toute-puissance, où la vérité du Royaume se révèle non dans l'accumulation, mais dans la fidélité vulnérable.

La question de savoir pourquoi les deux premiers serviteurs « reçoivent plus » oblige à distinguer radicalement deux économies : l'économie du pouvoir et l'économie du Royaume. Dans la logique interne de la parabole, l'augmentation du capital entraîne l'augmentation de l'autorité. Le rendement produit la promotion. L'accroissement quantitatif débouche sur une extension de pouvoir territorial : « dix villes », « cinq villes ». Cette progression est parfaitement cohérente avec la structure des royaumes humains, où la performance justifie la hiérarchie et où la croissance appelle la domination.

Mais si l'on dissocie le maître de la figure de Dieu, cette promotion ne peut être interprétée comme bénédiction divine ; elle apparaît comme l'intégration réussie dans un système de pouvoir. Les deux premiers serviteurs reçoivent davantage parce qu'ils ont épousé la logique d'accumulation. Ils ont transformé le don en capital. Leur récompense n'est pas la communion, mais l'autorité. Ils ne participent pas à un amour plus profond ; ils participent à une expansion plus large.

Le troisième serviteur, en revanche, ne reçoit pas « plus » parce qu'il refuse d'entrer dans cette économie. Il ne convertit pas le dépôt en instrument de domination. Il restitue sans augmenter. Il choisit la fidélité plutôt que la rentabilité. Dès lors, dans la logique du système, il ne peut qu'être disqualifié. Son exclusion ne signifie pas son infidélité ; elle révèle l'incompatibilité entre liberté et pouvoir.

Transposée christologiquement, cette structure devient lumineuse. Le Christ ne reçoit pas « plus » au sens d'une extension territoriale ou institutionnelle. Il ne consolide aucun empire. Il ne multiplie pas les leviers de contrôle. Son « plus » n'est pas quantitatif mais qualitatif : il révèle la profondeur de l'amour du Père dans la vulnérabilité assumée. Là où le système récompense l'expansion, le Christ assume la dépossession. Là où l'économie mondaine valorise l'accumulation, il manifeste la vérité du don.

Ainsi la parabole, lue de manière critique, ne sacralise pas la croissance ; elle met en tension deux logiques incompatibles. D'un côté, l'augmentation visible du pouvoir ; de l'autre, la fidélité invisible à l'amour. Les deux premiers reçoivent davantage parce qu'ils ont accepté de jouer selon les règles du maître. Le troisième ne reçoit rien parce qu'il a choisi de ne pas transformer le don en capital.

La question théologique décisive n'est donc pas : « Qui reçoit plus ? » mais : « Quelle économie révèle le visage de Dieu ? » Si le Royaume n'est pas l'amplification d'un pouvoir, mais la manifestation d'une relation, alors « recevoir plus » signifie non pas dominer davantage, mais aimer plus profondément.

Dans cette perspective, la parabole devient critique à l'égard de toute théologie de la performance. Elle déconstruit le fantasme religieux d'un Dieu récompensant les productifs et punissant les improductifs. Elle oblige à choisir entre la croissance visible et la fidélité invisible. Le Christ, dans cette lecture, ne reçoit pas davantage de villes ; il reçoit la confirmation que l'amour, même dépouillé, est la vérité ultime.

Conclusion

La parabole des mines, relue dans une perspective christologique critique, met en scène non seulement deux logiques économiques, mais deux régimes symboliques. D'un côté, l'économie de l'accumulation : le capital doit croître, le rendement justifie l'autorité, la croissance fonde la légitimité. De l'autre, l'économie du don : le dépôt n'est pas à amplifier, mais à garder fidèle à sa vérité. La première correspond au fantasme de toute-puissance ; la seconde assume la limite.

Le maître de la parabole incarne la structure imaginaire d'un pouvoir qui ne tolère ni perte ni résistance. Il exige que tout ce qui est confié produise davantage. Il ne supporte pas la stase, encore moins le refus. Cette logique est profondément

analogue à ce que l'on peut appeler, en termes psychanalytiques, un surmoi économique : tout doit fructifier, tout doit prouver sa valeur, rien ne doit rester simplement donné. L'angoisse de la perte est refoulée par l'exigence de croissance. Les deux premiers serviteurs entrent dans cette dynamique. Ils convertissent le don en capital. Ils internalisent la logique du maître. Ils participent à la reproduction du système. Leur promotion confirme leur intégration.

Le troisième, en revanche, introduit une faille. Il accepte la limite. Il ne transforme pas le don en puissance supplémentaire. Il restitue sans augmentation. Il consent implicitement à ce que le don puisse rester fragile, non amplifié, exposé. Il ne cherche pas à conjurer la finitude par l'expansion.

Dans cette lecture, la figure christologique devient décisive. Le Christ ne vient pas combler l'angoisse humaine par une démonstration de puissance. Il ne compense pas la finitude par une surenchère de domination. Il ne transforme pas la vulnérabilité en empire. Il assume la limite, l'exposition, la perte. Il ne « rentabilise » pas Dieu ; il en révèle la vérité dans l'abandon.

La croix devient alors le lieu où s'effondre le fantasme de toute-puissance religieuse. Dieu n'est pas celui qui accumule les victoires visibles ; il est celui qui consent à la vulnérabilité de l'amour. Si la résurrection signifie quelque chose, elle n'est pas validation d'un triomphe impérial, mais attestation que l'amour fidèle n'est pas annulé par la violence.

Ainsi la parabole, loin de légitimer une théologie du rendement, peut être lue comme sa critique implicite. Elle met à nu la tentation permanente du religieux : transformer le don en capital symbolique, la foi en performance, la vérité en expansion institutionnelle. Elle confronte le croyant à un choix : participer à la logique de l'accroissement ou accepter la finitude du don.

Un christianisme qui assume cette lecture renonce à sacraliser la croissance, qu'elle soit numérique, morale ou institutionnelle. Il refuse d'identifier bénédiction et expansion. Il accepte que la fidélité puisse conduire à la perte apparente. Il se dégage du fantasme d'un Dieu garantissant le succès.

Le « plus » du Royaume n'est pas une extension de pouvoir, mais une profondeur de relation. Il ne s'ajoute pas quantitativement ; il se creuse qualitativement. Il ne compense pas la finitude ; il la traverse.

Dans cette perspective, la parabole devient presque une mise en garde : chaque fois que le christianisme se mesure à l'aune de son influence, de son expansion ou de sa capacité à imposer ses normes, il risque d'entrer dans l'économie du maître. Chaque fois qu'il accepte d'être minoritaire, vulnérable, exposé — mais fidèle à l'amour — il s'inscrit dans l'économie du don.

Et c'est peut-être là que se joue la différence décisive : non entre réussite et échec, mais entre toute-puissance imaginaire et vérité assumée de la finitude.

Pour dire cela simplement, cette parabole ne veut peut-être pas nous montrer un Dieu dur et cruel. Elle met plutôt en scène la manière dont fonctionnent les pouvoirs humains : ils veulent que tout rapporte, que tout grandisse, que chacun fasse ses preuves. Celui qui réussit reçoit plus. Celui qui ne joue pas le jeu est écarté.

Jésus, lui, ne s'est pas inscrit dans cette logique. Il n'a pas cherché à augmenter son pouvoir, ni à dominer. Il a pris la condition de serviteur. Il est resté fidèle à l'amour, même quand cela l'a conduit à la perte et à la croix. Son « succès » n'a pas été d'avoir plus, mais d'aimer jusqu'au bout.

Pour un croyant, cela change tout : Dieu ne nous demande pas d'être performants, parfait, ni de réussir plus que les autres. Il nous demande d'être fidèles à l'amour reçu. Le Royaume de Dieu ne grandit pas comme une entreprise ; il grandit quand quelqu'un choisit d'aimer sans chercher à dominer.

Autrement dit : ce qui compte devant Dieu, ce n'est pas d'avoir plus, c'est d'aimer mieux.